

À suivre...

Volume 18, Number 2 (104), March–April 1976

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30938ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

(1976). À suivre.... *Liberté*, 18(2), 83–91.

A suivre

ON NE LE DIRA JAMAIS assez souvent : Robert Bourassa est très fort, en termes électoraux, et soucieux de son image comme une starlette d'Hollywood. Les caricaturistes font souvent de lui un pantin. Ce qu'ils ne disent pas, c'est que Bourassa lui-même manipule les cordes.

On connaît son image télévisuelle. Mais a-t-on prêté attention à celle de la radio ? Dans le cadre radiophonique seule la voix impose un style, ni les cheveux gominés, ni les mains onctueuses, ni même la propreté de la chemise n'ont d'importance.

Alors Robert Bourassa a travaillé sa voix pour qu'elle éveille en chaque Québécois, de manière profonde, un sentiment de sécurité et d'appartenance. Il a donc réglé son ton, c'est un imitateur inimitable, sur celui, classique et sans âge, de l'avare des Belles Histoires des Pays d'en Haut : Séraphin Poudrier. Vous en doutez ? Écoutez-le parler ...

J. G.

.....

POUR LE GUIDE MICHELIN. Il existe, à Cap-aux-Meules, petit village pittoresque des Îles-de-la-Madeleine où la vie n'est pas toujours rose, il existe, pour soutenir le moral des pêcheurs de morue, une jolie maisonnette dont la fonction sociale est absolument unique, car elle est un symbole d'espoir en l'homme et de confiance en l'avenir. C'est la succursale HFC. Ne pas manquer de soulever son chapeau.

F. R.

.....

SE POURRAIT-IL que la dignité soit le refuge des seuls démunis ? Je n'entends jamais les riches réclamer quoi que ce soit au nom de la dignité, ni ne les vois lancer des *Opérations* du même nom. Les nobles déçus, oui, meurent avec dignité, et les peuples pauvres réclament leur indépendance au nom de la dignité. Serait-elle la carte Chargex des laissés-pour-compte ?

J. G.

.....

« AVEC LA CARTE American Express on sait tout de suite qui vous êtes » (: un salaud).

F. R.

.....

CERTAIN PROFESSEUR, bien au chaud de sa doctrine, m'a dénoncé comme un représentant de l'idéologie dominante. Parce que je serais croyant ? Quel farceur ! Ne sait-il pas que nos Etats capitalistes se foutent de la transcendance ? Parce que je suis contre l'anarchie ? Mais nul n'est plus anti-anarchiste qu'un doctrinaire marxiste-léniniste-maoïste, etc. Parce que je nie la nécessité d'un empire idéologique sans refuser pour autant la dialectique des idéologies ? Alors, quelle idéologie dominante puis-je bien incarner ? Comment notre professeur appellerait-il Souslov ? Le gardien de l'orthodoxie ? L'incarnation de la tradition marxiste-léniniste ? N'ai-je pas aussi souvent que notre universitaire souligné l'hypocrisie de nos gouvernements et la pratique de la torture ? Mais voilà, il faut bien être dans le cocon de son idéologie, dédaigneux des « libertés formelles », à l'abri de tout emprisonnement, méprisant envers la volonté d'Indépendance, rassuré d'être courageusement en accord avec plus d'un milliard d'êtres humains (simple statistique), pour accuser comme un pur commissaire en produisant de la fumée afin de mieux se

camoufler soi-même... Quand on adhère à l'idéologie de plus de la moitié de l'humanité encadrée par des Partis dits en voie de socialisme, il faut être très rusé sinon machiavélique pour démasquer des hommes solitaires, des poètes sans pouvoir... Si ce n'était pas, à bien y réfléchir, l'éminent professeur progressiste qui parlait, mais le discours totalisant, tyrannisant qui poursuivait son chemin à travers sa bouche ? Tout cela ressemble fort aux dénonciations des Pharisiens... L'idéologie prétendue la plus scientifique aurait ses Bouvard et Pécuchet ? Le psittacisme semble atteindre les universitaires-militants, plus militants qu'universitaires. Certains doctes s'imaginent penser, idéologiser, quand ils ne font que rabâcher des slogans d'agences de propagande...

F. O.

.....

IL FAUT ABSOLUMENT citer pour mémoire un extrait de la lettre au journal de la rue Saint-Sacrement, intitulée « Mais qui est donc M. Philippe Haeck ? » et signée de Michel Morin :

« Le temps des mandataires est bien fini : si M. Haeck n'est que le mandataire du prolétariat, qu'il se taise et qu'il laisse parler le prolétariat : nous verrons bien s'il existe toujours. Si M. Haeck existe, qu'il parle en son nom et qu'il écrive ! » M. Morin a peut-être raison : les marxistes-léninistes ressemblent à Moïse.

J. G.

.....

L'INFORMATION fait souvent pitié dans le cahier hebdomadaire que consacre à la vie culturelle un quotidien de Montréal par ailleurs fort estimable. Ainsi, un certain Réjean Houle beurre sur le dos du philosophe Michel Foucault une tartine fielleuse ; mais pourquoi ? S'agit-il d'un compte rendu

de livre ou de conférence ? ou d'une entrevue ? On ne sait pas, on n'apprend rien, sauf que le petit monsieur n'aime pas le grand Monsieur. Le compte rendu a donné dans le règlement de compte.

J. B.

.....

LA PUBLICITE « PETITE PATRIE » de Timothée Eaton, les six millions faut se parler de Labatt, l'admiration du glorieux Carl pour notre cuisine locale... ou les avatars prestigieux de la thématique du pays.

F. R.

.....

LA BANDE DESSINEE, dont je suis un amateur passionné depuis mon enfance, va-t-elle finir par se prendre pour une autre ? Ou par se faire écraser sous le poids des études et commentaires qu'on lui consacre dans les journaux, les revues, les congrès et les colloques ? S'il fallait que la B.D. (le sigle est admis par les puristes), en proie aux gens sérieux, devienne un « genre » graphico-littéraire consacré, c'est les sémiologues qui seraient contents ! Et le cher Achille Talon, image (infidèle) de notre boursoufflure mentale, passerait au laminoir des analyses sémiotico-idéologiques. Mais, comme disait l'autre funeste, rien en ce monde ne peut demeurer sans signification officielle et dûment tamponnée.

J. B.

.....

« CONDAMNE A VINGT ANS de forteresse, un jeune homme s'évade grâce à l'aide de la fille de son geôlier (1 heure 30). » Tel est, dans notre hebdomadaire Télé-presse, le magnifique, le sublime, le génial, le divin éclair de concision avec lequel un préposé aux horaires résume, pour le bénéfice du télé-spectateur, le film de ce soir. Une phrase, une seule, c'est court, c'est net, c'est du renseignement bien fait. Voilà ce que ce soir nous allons voir.

Maintenant que vous savez, dites-moi le titre du film ainsi annoncé ? Allons, forcez-vous. Non ? C'est la Chartreuse de Parme (deux étoiles et demie. Oh, cette demie-là, qu'elle est donc bonne !).

Alors, ma femme et moi, gentiment, on a inventé un nouveau jeu, de société naturellement, auquel nous vous convions à jouer. Ce n'est pas facile. Essayez donc. C'est le jeu à la mode, c'est devenu une manie, un tic, tous les amis y jouent. Succès assuré.

C'est le jeu du résumé. Vous pouvez aussi l'appeler le jeu du *Film-à-soir*, le jeu du *Télé-presse*, vous allez avoir un succès fou, veinard, remerciez-nous (vous pouvez nommer les inventeurs, aussi, on n'est pas insensible à ça).

Quelques perles exemplaires, pour amorcer vos soirées :
« Pendant une longue absence de son mari, une femme s'exerce à bâtir une entreprise de tissage artisanal. »

(Réponse : l'Odysée.)

« Harcelé par des créanciers, un écrivain décrit longuement la société de son temps. »

(Réponse : La Comédie Humaine.)

« Un couple d'heureux célibataires met au monde un assassin dont les descendants, après de multiples péripéties, fonderont la religion de l'amour universel. »

(Réponse : l'Ancien Testament.)

J. F.

.....

DONC EN CINEMA nous avons réussi un beau fiasco. En 1960, les Québécois importaient leur imaginaire et exportaient leurs documentaires. La seule fiction populaire était à la télévision. Mémoires, associations, pétitions, démarches, études, comités, rapports, et voilà que cinéastes nous décro-

chions la timbale : pour créer de toutes pièces un cinéma dramatique, le gouvernement (fédéral) investirait dans une banque spécialisée. Beau rêve de colonisé. Mais cela se fit. Un premier film, puis un autre ; succès de sympathie ; la faiblesse était, disait-on au début, du côté des ressources techniques ; celles-ci devenues professionnelles on crut que la faiblesse était dans la scénarisation ; celle-ci réussie, nous n'avions pas encore de dialoguistes, et coetera, qu'importe ! Ad nauseam.

Les Québécois sortirent de la maison pour venir voir si Willie Lamothe au cinéma ressemblait à Willie Lamothe au petit écran. Puis ils rentrèrent à nouveau chez eux. Ils ne sont pas prêts d'en ressortir.

Un beau fiasco. Pourquoi ? Ce serait tellement fantastique de n'avoir qu'une seule explication, ce serait tellement facile ! La preuve en est que les débiles du constat accusent le *Système*. Leurs ancêtres pouvaient bien, quand la pluie ne venait pas, allumer un lampion. Le *système* ! Et pourquoi pas nous-mêmes ? Ne l'avons-nous pas aidé, ce sacré système, en douce, de compromis en compromis ?

Les distributeurs, ai-je lu dans les journaux, ne veulent plus des films québécois. Hier ils en voulaient. Serait-ce que ce n'est plus *payant* ? Bien sûr. Serait-ce parce que ces films n'attirent plus le public québécois ? Peut-être. Serait-ce qu'il y a un hiatus entre le public et les cinéastes ? De quel ordre ? L'épaisseur du système ? Allons bon ! Enfin nous tenons le coupable. Faudrait l'incarcérer, lui élever un bûcher, mettre le feu et inviter les créditistes révolutionnaires à venir danser la sainte Hébert.

Mais si le public québécois avait raison de boudier ses artistes au cinéma ?... Bien sûr le Québécois prolétarisé ne sait pas ce qui est bon pour lui, il y a même un institut (le Conseil Québécois pour la diffusion) qui se charge depuis des années de son éducation, ça va prendre du temps, mais ça viendra, vous verrez, les zouaves du Conseil veulent le bien du peuple, du cinéma et la peau du système, amen, ils l'auront !

Curieux Québécois qui pour se reconnaître à l'écran devraient d'abord subir le psycho-drame des animateurs de la

culture dans une perspective de lutte des classes... ah petit père Staline, que ton saint nom soit béni !

Mais si le public québécois avait raison, quand il sort de chez lui, d'en vouloir pour son argent ? Il a droit, pour le même \$3.50, à *Jaws* et à *La Gammick*. C'est comme si on nous offrait une VW et une Chevrolet flambant neuves pour le même prix : quel cinéaste refuserait la Chevrolet ?

Evidemment pas question d'offrir de films québécois à \$1.50 : ce serait vendre notre culture au rabais, et risquer de perdre au guichet tant d'argent ! Tout aussi évidemment nous investissons dix fois moins d'argent dans la production des films indigènes que les Américains dans les leurs, mais qu'importe ! Liberté ! Egalité ! Citoyens vous payerez pour un modeste film québécois le même prix que pour un rutilant spectacle américain...

Et pendant ce temps les critiques montréalais se lanceront dans un concours d'âneries idéologiques. Qui est-ce qui sera le plus révolutionnaire ? Hein ? Qui est-ce qui recommandera au spectateur les films politiquement *essentiels*, mais objectivement plates ? Qui est-ce qui dénoncera le spectacle ? Hein ? Qui est-ce qui tentera à son tour d'éduquer le peuple ? Voulez-vous son bien, toujours ? Trois ou quatre petits critiques occupant tribune trop importante pour leurs structures mentales. Les spectateurs ne s'y sont pas trompés : ils n'ont jamais suivi la critique ; et puis un jour ils sont rentrés chez eux, complètement écoeurés, parce que les narcissistes-léninistes criaient au chef-d'oeuvre quand ils s'emmerdaient et vice versa... Les spectateurs québécois ne sont pas plus cons qu'il faut : le nouveau clergé les ennuyant comme l'ancien, ils retournèrent chez eux, ils n'allaient pas au prêche, mais au cinéma...

Or pendant ce temps on produisait, comme des dingues, des dizaines de longs métrages, occupant l'écran qu'hier tenait le cinéma français, ne grugeant *jamais* un mètre de pellicule américaine. Comme si la France était l'ennemie et Hollywood l'alliée...

Beaucoup de films, trop de films, peu importe leurs qualités respectives, c'est comme trop de crème de marrons. Le coeur se soulève. Et la saturation étant un phénomène irré-

versible, le public fut soudainement saturé : il ne pouvait avaler un film québécois de plus. Avec l'argent et le talent disponibles, un cinéma québécois eut été possible. C'est raté. L'argent et le talent, s'ils sont toujours là, ne trouvent plus public.

Il y avait place pour six ou sept longs métrages par année : nous voulions tous en faire, c'est beau l'égalité et la démocratie, le spectateur n'en demandait pas tant.

Mais il faut avoir le courage de réussir ses fiascos. Donc pour boire l'absurde avec le scotch, je propose un moratoire : plus un seul long métrage québécois avant 1985 ! D'ici là, peut-être serons-nous entrés dans l'histoire et aurons-nous alors des histoires à raconter. En attendant mieux vaut exploiter nos documentaires, comme nos richesses naturelles, les donner et passer la main à la génération qui a aujourd'hui 20 ans.

Dans quelques années, il suffira de quelques pétitions, rapports, mémoires, etc., pour réinventer le cinéma québécois. Et une fois de plus repartir à zéro.

J. G.

.....

POUR LA PREMIERE FOIS depuis Guillaume le Conquérant, la culture anglaise est en danger, et ce de part et d'autre de la planète : en Rhodésie d'abord, et maintenant au Québec, où Claude Ryan, sondage en main, vole au secours de l'anglophonie menacée. Allons-nous laisser s'éteindre ainsi une culture, manifestation particulière et irremplaçable du génie humain ? Vite, minoritaires de Westmount et de Mount-Royal, unissez-vous aux colonisés du monde entier !

F. R.

.....

ON S'HABITUE A VOIR VIEILLIR ses parents jusqu'au jour où ils atteignent un âge qui n'en est plus un, une sorte d'au-delà de l'âge où le temps semble se stabiliser. Souvent ces vieillards diront qu'ils attendent la mort et se réfugient dans une lourde méditation dont on ne sait plus trop si elle est silence ou sagesse, ennui ou inconscience.

Je l'observais souvent, ma mère, ces derniers mois. Elle n'était plus grave, elle souriait de façon presque hautaine, elle qui avait été l'humilité même, la servante des autres, mais qui avait cependant eu à coeur de les guider, de nous guider tous dans ce qu'elle croyait être la voie du devoir et du travail.

Elle est morte instantanément au milieu d'une phrase. Elle aurait eu bientôt quatre-vingt-huit ans. Le même âge auquel mon père est décédé, il y a quelques années.

Dans les jours qui ont suivi son décès, une pensée, parmi d'autres, me fascinait : je me répétais que j'étais dorénavant au début de ma lignée, que je n'étais plus un maillon entre mes enfants et mes ascendants ; dorénavant je suis l'anneau du début de cette nouvelle chaîne dont je ne connais pas encore tous les prolongements.

Rien n'est changé, réellement... sinon que l'on se sent un peu plus seul, juste un peu... tout à coup.

J.-G. P.